



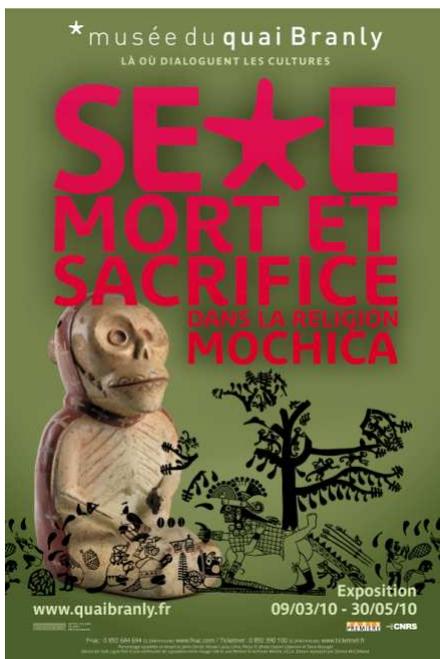
*musée du quai Branly
LA OÙ DIALOGUENT LES CULTURES

Sexe, mort et sacrifice dans la religion Mochica

09/03/10 - 30/05/10
Mezzanine Est

Commissaire d'exposition : **Steve Bourget**, professeur associé du département Art et Histoire de l'art à l'Université du Texas, Austin.

Conseiller scientifique : **Anne-Christine Taylor**, directeur du département de la recherche et de l'enseignement du musée du quai Branly.



L'exposition « Sexe, mort et sacrifice dans la religion Mochica » rassemble, pour la première fois en Europe, **134 céramiques Mochica montrant avec un réalisme surprenant des actes sexuels ou sacrificiels**. Ces poteries nous racontent le lien que le peuple Mochica établissait entre la religion, le pouvoir, la sexualité et la mort.

Cette iconographie religieuse, surprenante rencontre de l'acte sexuel et du sacré, est unique dans l'art précolombien et propre à la mythologie mochica. Elle figure des **actes sacrificiels, mais surtout sexuels entre animaux et/ou personnages anthropomorphes**.

Les artisans Mochica ont pétri dans leurs poteries ces rites non reproducteurs, faisant des **attributs sexuels stylisés les thèmes centraux d'une iconographie à fonction rituelle dont l'audace est à la hauteur de la force de leurs croyances**.

Steve Bourget propose des clés d'interprétation de cette imagerie sexuelle qui n'est pas liée à la vie quotidienne des Moche, mais renvoie à une idéologie politique et religieuse caractéristique de leur société. Cette idéologie est habitée par le souci d'assurer, par la reproduction de l'autorité gouvernante, la propre continuité de la société, et d'une manière générale celle de l'univers.

* DECRYPTER LES RITES D'UNE CIVILISATION MECONNUE

Cette **civilisation précolombienne de premier plan**, contemporaine de la culture nazca de la côte sud, se situe au rang des plus grandes **cultures indigènes des Andes**, au même titre que l'empire inca qu'elle **précède de plus de cinq siècles**. Elle s'est développée du **I^{er} siècle au VII^e siècle de notre ère** dans une zone aride du nord du Pérou. Des **sites funéraires imposants** (tels celui du « **Seigneur de Sipan** », exhumé en 1987), et les huacas (immenses sites cérémoniels de forme pyramidale), ont permis d'approfondir les connaissances sur cette civilisation grâce aux nombreux témoignages exhumés des sépultures et aux peintures murales qui ornent les monuments funéraires.

L'exposition invite à **découvrir cette civilisation précolombienne par le prisme de sa mythologie unique qui, en l'absence d'écriture, nous est transmise par une imagerie propre qui témoigne de la surprenante rencontre du sacré, de l'acte sexuel et de la mort.**

Il est important de comprendre que les images sexuelles figurant sur les céramiques Mochica **ne sont pas des illustrations de la vie quotidienne de la société Moche**. Aussi, leur **interprétation ne peut se baser sur les idées et valeurs de notre propre société** : leur message doit être déchiffré à partir d'une reconstruction du contexte particulier du monde des *Moche*, que propose cette exposition.

En mettant particulièrement l'accent sur **la production céramique**, facette de l'artisanat Mochica particulièrement riche et connue pour son abondance et son réalisme, **l'archéologue Steve Bourget révèle le résultat des recherches qu'il a effectuées en étudiant de manière systématique l'ensemble de l'iconographie Moche**.

Toutefois, les interprétations présentées dans l'exposition sont **nécessairement spéculatives, compte tenu du caractère lacunaire des sources archéologiques relatives à cette civilisation**.

L'exposition s'appuie librement sur l'ouvrage publié par Steve Bourget, en 2006 : *Sex, Death and Sacrifice in Moche Religion and Visual Culture*.

* UNE IDEOLOGIE UNIQUE ET COMPLEXE

Les vestiges de la culture Mochica renvoient à **une cosmologie complexe** organisée selon un principe dualiste, **typique aujourd'hui encore des cultures indigènes des Andes** : l'univers et les phénomènes qui le composent sont scindés en deux parties, et les éléments du monde, regroupés par paires, sont assignés à l'une ou l'autre partie.

La société mochica, telle qu'elle est représentée dans l'iconographie, regroupe **quatre grandes classes d'êtres** :

- **les vivants** (humains et animaux domestiques),
- **les morts**,
- **les esprits animaux**,
- **les divinités principales ou esprits ancestraux**.

Personnage anthropomorphe assis
© Museo Larco, Lima-Pérou



Tous ces êtres sont pris dans des cycles de reproduction impliquant le basculement d'une moitié à l'autre, dans le cadre **de grands rituels collectifs où les sacrifices**, notamment de **guerriers prisonniers, occupaient une place importante**.



© Museo Larco, Lima-Pérou

On aborde ici un des aspects les plus complexes de la religion Mochica : **les rites associés au passage de leur Seigneur – dignitaire tout puissant qui régnait sans partage tant sur ses sujets que sur la nature – du Monde des vivants à celui des morts**. Des rites qui, en l'absence d'écriture, sont évoqués par la production de ces céramiques aux teintes rouge brique. Les vases sont ornés de **scènes sexuelles et sacrificielles peintes ou sculptées**; la représentation d'actes explicites, impliquant des humains, des animaux voire des squelettes, accompagnait le Seigneur et l'élite mochica dans leur **voyage vers le Monde des morts, garante de leur retour à la vie et à la fertilité**.

* UN SAVOIR-FAIRE INÉGALE, UNE LECTURE INÉDITE

Les Mochica sont connus depuis longtemps pour la **virtuosité technique, l'abondance et le surprenant « réalisme » de leurs productions céramiques**, en particulier celles figurant des **actes sexuels entre animaux et entre personnages anthropomorphes**. Cette imagerie sexuelle, **unique de par sa complexité dans l'art précolombien**, pose de multiples problèmes d'interprétation, d'autant qu'elle est liée à des contextes funéraires, probablement de dignitaires.

En se basant sur une **étude systématique de l'iconographie religieuse**, le commissaire Steve Bourget a pu mettre en évidence une focalisation de la céramique funéraire sur **deux grandes formes de sexualité** :

- l'une impliquant des **actes sexuels non-procréatifs** (sodomie, masturbation, fellation...) entre un **humain vivant** (généralement une femme) et une éventuelle **victime sacrificielle, un mort ou un être squelettique**.
- l'autre une **copulation procréative** soit entre des **animaux symbolisant des éléments importants de la fertilité** (batraciens, rongeurs...), soit entre une **divinité majeure** – principalement celle connue sous le nom de « *Wrinkle Face* » ou « Face Ridée » – et une **femme humaine**.

La première catégorie d'images renverrait à une **sexualité inversée et ne pouvant pas mener à la procréation propre aux habitants de l'inframonde**, tandis que la seconde, figurant une copulation entre une divinité et une victime sacrificielle, évoquerait une **sexualité génératrice sur le plan cosmologique**, gage de la fertilité du monde habité par les Mochicas.

Ces représentations étonnantes n'ont donc rien d'érotique, et leur naturalisme n'est que de surface, puisqu'elles figurent pour l'essentiel des entités ou des processus surnaturels combinant des choses normalement disjointes : des morts-vivants, des animaux avec des attributs humains, des dieux à la fois destructeurs et régénérateurs.

Il s'agit en réalité d'une **imagerie religieuse, à fonction rituelle**, qui utilise la sexualité pour symboliser des opérations cosmologiques abstraites : **le passage du monde d'ici à l'inframonde, les échanges continus de substances nourricières** – sang, liquide séminal, eau... – entre les vivants et les divinités ou esprits ancestraux, **échanges réglés qui garantissent la bonne marche de l'univers et dont la gestion incombe aux souverains et aux dignitaires religieux**.

L'exposition a été conçue par le Museo Chileno de arte precolombino, Santiago de Chile, et présentée du 31 octobre 2007 au 30 mars 2008 sous le titre Morir para gobernar. Sexo y poder en la sociedad Moche.

* LE MUSEE LARCO (LIMA, PEROU)

La majorité des céramiques proviennent des collections exceptionnelles du **Museo Larco de Lima** (Pérou).

Fondé en 1926 par Rafael Larco Hoyle, l'un des plus éminents spécialistes de l'archéologie péruvienne, le Musée Larco, présente un **panorama exceptionnel de 3000 ans d'histoire de l'ancien Pérou précolombien avec 45 000 objets archéologiques**. Le Musée Larco présente notamment des chefs-d'œuvre d'art précolombien, une collection de pièces en or et argent de l'ancien Pérou, ainsi que la célèbre collection d'art Mochica.

* COMMISSARIAT

Commissaire d'exposition : Steve Bourget, archéologue, professeur associé du département Art et Histoire de l'art à l'Université du Texas, Austin.

Conseiller scientifique : Anne-Christine Taylor, directeur du département de la recherche et de l'enseignement du musée du quai Branly depuis 2005.

La scénographie de l'exposition : Gaëlle Seltzer - Agence 17 Avril

* INFORMATIONS PRATIQUES : www.quaibranly.fr

Le catalogue : « Sexe, mort et sacrifice dans la religion Mochica » par Steve Bourget.

Coédition musée du quai Branly / Somogy -

112 pages – 100 illustrations - Format 18,5 x 26,5 cm

Bilingue français / anglais - 19 €

► **Cette exposition présente des céramiques mochica figurant de manière explicite des actes sexuels.**

Contact presse :

Pierre LAPORTE Communication

tél : 33 (0)1 45 23 14 14

info@pierre-laporte.com

Contacts musée du quai Branly :

Nathalie MERCIER

Directrice de la communication

tél : 33 (0)1 56 61 70 20

nathalie.mercier@quaibranly.fr

Magalie VERNET

Chargée des relations médias

tél : 33 (0)1 56 61 52 87

magalie.vernet@quaibranly.fr

Anne Marie Hocquenghem sur l'exposition sur l'exposition Sexe, mort et sacrifice dans la religion mochica au Musé du quai de Branly à Paris. Version courte envoyée au Monde et au Journal de la Société des Américanistes.

« SEXE, MORT ET SACRIFICE DANS LA RELIGION MOCHICA »

Ce qui choque de prime abord dans cette exposition c'est le dédain exprimé envers un passé dont l'empreinte marque aujourd'hui, et oriente encore en partie, le devenir des andins. Le préfacier du catalogue est le décideur qui a fait venir cette exposition et connaît le Museo Larco de Lima, « *ce charmant musée possède en effet une étonnante collection de poteries érotiques sélectionnées dans les années 1960 par son fondateur, Rafael Larco Hoyle, l'un des plus éminents spécialistes de l'archéologie péruvienne* ». De fait avant la réforme agraire Larco Hoyle était l'un des plus riches *hacendados*, propriétaires de terres, et les pièces conservées dans les collections de ce musée privé proviennent de son domaine. L'auteur, le commissaire de cette exposition, « *un archéologue canadien qui enseigne à l'Université du Texas* » est remercié de « *l'éclairage passionnant qu'il porte sur une civilisation encore auréolée de mystère* ». Ce préfacier ne semble pas savoir que la société mochica est sans doute, après celle des incas, la mieux connue du Pérou préhispanique. En effet depuis plus d'un siècle les archéologues fouillent les sites et étudient l'iconographie des Mochicas tandis que les hispanistes et des andinismes cherchent, trouvent, analysent et publient les documents qui traitent de la religion, des mythes et rites, andins préhispaniques. Il ignore sans doute aussi que ces actes sacrés, dont font partie les érotiques, célébrés dans le cadre d'un calendrier cérémoniel, sont vieux de plus de trois millénaires et qu'ils sont représentés, dans des styles qui varient dans le temps et l'espace, dans l'iconographie centre-andine, dont fait partie la mochica. Il n'est peut être pas au fait, non plus, que les plus importants de ces actes rituels laissent encore des traces dans les célébrations andines du calendrier cérémoniel catholique. Domage, ces connaissances auraient pu lui être utiles afin de replacer dans leur contexte les pièces qu'il a jugé dignes d'être présentées dans cette exposition. Mais ne soyons pas candides, il est clair que peu importe ce que nous savons, croyons savoir, ou ce qu'il reste vraiment à découvrir quant au passé andin, le savoir ne se vend pas très bien actuellement, mais le mystère lui continue à faire recette.

Autre forme de dédain pour le passé andin, les présentations de cette exposition, diffusées entre autre sur le site du Musée du quai de Branly, informent sur « *cette civilisation précolombienne de premier plan, contemporaine de la culture nasca de la côte sud, se situe au rang des plus grandes cultures indigènes des Andes, au même titre que l'empire inca qu'elle précède de plus de cinq siècles* ». Les termes « *civilisation* », « *culture* », « *empire* », n'ont pas tout à fait le même sens et le visiteur peut se demander ce qu'ils signifient vraiment et en quoi se ressemblent, ou différent, les sociétés mochica, nasca, inca, et autres sociétés indigènes andines. Il ne faut surtout pas se poser trop de questions, il suffit de reconnaître que c'était il y a longtemps, très loin et pas vraiment comme chez nous. C'est vrai, l'exotisme attire l'attention et « *exotiser* », sans donner à comprendre l'Autre est tout à fait dans le style du musée du quai Branly où ce qui compte c'est l'objet, mais pas les conditions de son obtention, ni le contexte dans lequel il s'inscrit, ni la connaissance profonde des sociétés et des cultures dont il est le produit.

Ce qui agace c'est le titre racoleur de cette exposition « *Sexe mort et sacrifice dans la religion mochica* », mais cette irritation est cocasse, c'est justement le titre qu'il faut pour inciter le public à venir visiter l'exposition et acheter le catalogue. Voyons donc et parlons de sexe, de mort et de sacrifice, surtout en réduisant cet acte sacré à des visions d'éborgements, de corps démantelés et de sang. Evidemment, le sang qui coule fascine. Et n'oublions surtout pas l'Unique, qui lui aussi attire l'attention. On peut donc lire, en

quatrième de couverture du catalogue, que les céramiques mochicas «*d'une virtuosité technique et d'un réalisme surprenant, forment une imagerie sexuelle et sacrificielle unique dans l'art précolombien*». En réalité, bien sur, cette imagerie n'a rien d'unique, si ce n'est son style. Mais encore une fois cela n'a pas la moindre importance, venez vite voir les érotiques mochicas ils sont uniques, entrez vous verrez, comme l'annonce la préface du catalogue, «*des femmes copulent avec des animaux, des êtres squelettiques, hybrides, des morts vivants ou des vivants morts. Flore et faune se mêlent à cette farandole macabre qui suggère une sorte de fantasmagorie dictée par la croyance au monde des ancêtres*». Mais quelles images peut-on se faire de la religion à partir de ces représentations isolées de leur contexte comme elles le sont dans cette exposition qui ne rend pas compte de l'ensemble de la production iconique de cette culture précolombienne, de son sens et de sa fonction.

Ce qui étonne un peu, tant dans le texte de présentation du Musée du Quai de Branly que dans celui du catalogue de l'exposition, ce sont les imprécisions, les contradictions et les erreurs de lectures des images, en fait le grand manque de rigueur scientifique, qui ne peut pas passer inaperçu. Juste pour donner une idée remarquons, par exemple, que l'auteur du catalogue considère comme étant des rivières les fleuves du versant pacifique des Andes, ce qui dénote encore un fois du mépris et cette fois-ci pour les paysages andins. Plus inquiétant, puisqu'il s'agit d'iconographie, l'auteur utilise indifféremment, comme des synonymes, les termes «*thème*», «*sujet*», «*scène*», «*représentation*». Sans doute faudrait-il être un peu spécialiste pour se rendre compte des implications de ces petites confusions ou lire le texte avec attention. Mais dans un catalogue ce n'est souvent pas l'écrit qui compte, ce sont les illustrations, alors passons. Ou plutôt non, venons en aux illustrations et à leurs légendes.

A propos des illustrations, ce qui surprend au premier abord c'est la couverture du catalogue, pourquoi avoir choisi, alors que c'est de sexe qu'il s'agit, d'y faire figurer un malheureux «*personnage-squelette se tenant le pénis (brisé)*» qui, à la place de son membre génital, exhibe un manque. Cela aurait-il un sens, cette mutilation pourrait-elle être mise en relation avec des pratiques de sorcellerie. Tiens, c'est vrai, il manque un peu de sorcellerie dans le discours sur ces représentations d'actes sexuels qui nous est asséné, et à propos de manipulations de liquide séminal, de sang en relation avec une «*fertilité inversée*», il ne faudrait peut être pas oublier les maléfices et leur valeur commerciale. Elles sont très vendables encore aujourd'hui les pratiques des sorciers et sorcières. Passons et poursuivons.

Pourquoi des personnages semblables sont-ils catalogués différemment, «*homme-squelette*», «*homme-mutilé*», «*personnage-squelette*», «*personnage émacié*». Si ce sont tous les mêmes, il faudrait donc se décider, ce sont des vivants affamés, des accidentés ou suppliciés, des morts vivants ou de fluets dandys. Pourquoi une représentation de femme, arque-boutée sur les pieds et les mains et sodomisée par un homme, est-elle décrite comme étant une «*femme animale*», peut être parce que l'auteur est un peu machiste. Et encore, alors que les personnages humains qui figurent dans l'ensemble de l'iconographie mochica et quelque soit l'action dans laquelle ils sont engagés présentent pour la plupart des visages standardisés, comment l'auteur peut-il écrire à propos des actes de masturbation, «*Comme l'a remarqué Larco Hoyle (1965), le visage des femmes impliquées dans ces actes a souvent un air impassible, voire colérique. Parfois [...] la femme affiche même une attitude de dégoût et semble vouloir se retirer de l'acte sexuel. Il est possible que ces expressions faciales servent à nier l'existence du plaisir sexuel et à*

affirmer la dimension rituelle de l'acte. Comme nous le verrons plus loin, les scènes de fellation rendent encore plus manifeste le caractère contraint de l'acte sexuel dans lequel la femme est engagée ». On voit bien la subjectivité de cette remarque faite par un « hacendado » qui devait savoir lire les expressions des visages des femmes indiennes qui travaillaient sur ses terres et reprise par un archéologue gringo et macho, maintenant on en est convaincu, qui sait ce que sont les relations de domination, ils ne regardent tous les deux que les visages féminins. Examinons aussi les masculins, observons que les hommes ont tous la même expression que les femmes qui les masturbent ou qui les sucent. Oh attention au vocabulaire. Les deux sexes seraient donc pareillement contraints, impassibles, voir en colère ou dégoutés et prêts à se retirer de ces actes sexuels rituels. Et ce serait intéressant de savoir ce que l'auteur considère comme une sexualité qu'il qualifie de « normale ». Juste encore une petite question, parfois on se demande comment il en arrive à distinguer une représentation d'acte de masturbation de celle d'acte de fellation, voyons par exemple le cas où la femme représentée tient le pénis de son partenaire près de, mais pas dans, sa bouche. Arrêtons nous risquons de déraper, revenons en aux choses sérieuses.

Pour souligner une « dualité symbolique omniprésente », des « oppositions », des « inversions » l'auteur du catalogue renvoie aux photos, mais pas de chance, un négatif inversé et voilà la gauche vire à droite et la droite à gauche, et les explications doivent virer elles aussi. Prenons l'exemple du « personnage-squelette » qui figure sur la couverture du catalogue, il ne tient plus son pénis puisqu'il a été cassé, mais quant il pouvait encore le tenir il devait se masturber de la main gauche, à l'intérieur du catalogue il figure en faisant autant de la main droite. Un lecteur pas très observateur pourrait se poser des questions et se laisser aller à chercher des significations profondes pour expliquer cette opposition en miroir. Encore une fois glissons, ce n'est pas grave, cela arrive dans de nombreuses publications les inversions d'images, il faut cependant reconnaître que faite par un iconologue cette erreur ne fait pas très sérieux. Mais au fait l'auteur a été présenté comme étant archéologue, donc tout s'explique, il n'est pas iconologue et nous pouvons comprendre pourquoi il manque de méthode lorsqu'il s'efforce d'interpréter les représentations iconiques des mochicas. Laissons-le quand même poursuivre son discours sur les « transformations », les « transpositions », et tenter de les expliquer en élaborant du « transitionnel ».

L'auteur traite entre autre du « principe dualiste du symbolisme mochica » ainsi que d'un « procédé que l'on pourrait qualifier de métaphores enchâssées. Cela veut dire qu'une fois comprises les multiples significations de certains éléments fondamentaux, telle la cape, il est possible de décoder une scène de manière bien plus approfondie. En bref, un être squelettique se masturbant et portant une cape véhicule la même information qu'une femme masturbant un être squelettique. Nous reviendrons plus loin sur l'idée de métaphore enchâssée, qui dans notre hypothèse, constitue l'une des principales techniques pour condenser plusieurs symboles et significations complexes dans une seule et même scène et quelquefois même, dans un seul et même signe ». Quelque chose doit nous échapper ce qui est tout à fait normal, nous ne sommes pas d'éminents spécialistes des figures de langage, mais c'est dommage, plus avant dans le texte rien ne nous éclaire vraiment sur cette idée de métaphore enchâssée.

Essayons d'imaginer un savant martien descendu sur Terre pour étudier notre société européenne, un martien un peu voyeur avec une certaine dose d'humour, un tantinet grivois et n'ignorant pas que sur sa planète le sexe se vend aussi très. Intéressé par la chose et

observant quelques parties génitales dans certaines représentations de l'enfer, du purgatoire, de la résurrection et de la tentation de Saint Antoine ou d'autres personnages hallucinés, il extrairait ces images de leur contexte, l'iconographie religieuse occidentale, dont il ignorerait la structure, le sens et la fonction. Suivant son point de vue, son éducation, ses manières de penser, son état d'âme (s'il en possédait une), celui de ses connaissances, la nature des turpitudes de son inconscient et autres particularités des diverses facettes individuelles et collectives de son identité martienne, il classifierait et décrirait par le menu les comportements sexuels apparemment figurés ou aisément imaginables. Ceux-ci lui sembleraient bien évidemment en relation avec d'autres mondes peuplés d'êtres de diverses natures et, vu les crânes et le sang qui coule, avec des rites funéraires et des sacrifices. Il baptiserait sans doute « *visage-ridé* » un personnage vieux et barbu qui figure parfois sur un petit nuage. Il traiterait du sexe de ces petits êtres anthropomorphes, dodus et roses, qui agitent leurs ailes dans un espace qu'il qualifierait « *d'au-delà* ». En sachant que ces tableaux proviennent du pillage d'églises et de palais, il en déduirait que « *cette iconographie, à caractère rituel et funéraire, illustre, entre autres choses, le passage des seigneurs mochicas [pardon de nos aïeux carolingiens par exemple] du monde des vivants au monde des morts puis à celui des ancêtres mythiques divinisés, garants de la vitalité du monde* » et que « *les scènes sexuelles dépeintes* » dans ces œuvres « *sont des métaphores pour exprimer autant les rapports entre les vivants, les morts et les dieux que les processus de régénération de la nature* » (quatrième de couverture du catalogue). A l'aide d'un langage assez précieux se voulant scientifique, le martien tenterait d'exprimer quelques pensées confuses dans le but d'offrir « *des clés d'interprétation de cette imagerie sexuelle qui n'est pas liée à la vie quotidienne* » des Européens, « *mais renvoie à une idéologie politique et religieuse caractéristique de leur société* ». Ce qui ressortirait du désordre de son discours, qui se voudrait baroque pour paraître cultivé, serait le non-sens évident de ses propos. Et pour interpréter ces représentations il ne lui viendrait pas un instant à l'esprit, tant soit peu qu'il en ait, de laisser de côté ses concepts saugrenus et ses raisons sans doute peu avouables, et de prendre le temps de lire les textes, anciens et modernes, qui traitent de l'enfer, du purgatoire, de la résurrection, de Saint Antoine et autres grands mystiques et qui éclairent les relations entre ces lieux, cet événement et ces personnages.

Il faut peut être aussi rajouter enfin que ce qui frappe c'est la méséstime dont cette exposition et son catalogue font preuve pour le travail de recherche effectué par les spécialistes de l'iconographie et de la culture mochica, de la religion et la civilisation andine et, en particulier, pour celui de quelques chercheurs français dont les publications peuvent être consultées, entre autre, à la bibliothèque Paul Rivet au Musée du Quai de Branly. Le visiteur comme le lecteur, à juste titre, peuvent se demander pourquoi le Centre National de la Recherche Scientifique et l'Université recrutent et payent ces fonctionnaires pendant des décennies alors que les résultats de leurs travaux ne semblent absolument pas mériter d'être pris en compte. Ils peuvent aussi trouver tout à fait normal et approuver sans restriction que soient supprimés, comme c'est le cas actuellement, les postes de ces chercheurs et d'enseignants totalement inutiles. Ils peuvent de même penser qu'il n'est pas vraiment nécessaire de maintenir des conservateurs, des conseillers scientifiques, des concepteurs scénographes, des spécialistes de la communication, si des expositions comme celle-ci montée par le Museo Chileno de Arte Precolombino de Santiago du Chili avec des pièces appartenant au Museo Larco de Lima, peuvent être mises en boîte et envoyées au Musée du Quai de Branly, ou il suffit de les débiller, les installer et les offrir en pâture au public sans rien y rajouter, pas même un zest d'esprit critique.

Anne Marie Hocquenghem, docteur d'Etat, directeur d'études au CNRS, spécialiste de l'iconographie et de la religion mochica et andine.

Auteur de nombreux articles, dont « Les érotiques et l'iconographie mochica » en 1977, « Les représentations érotiques mochicas et l'ordre andin » en 1986, et de livres, dont « Iconografía Mochica » en 1987. Voir <http://www.hocquenghem-anne-marie.com> .

**A PROPOS DE L'EXPOSITION DU MUSÉE DU QUAI DE BRANLY
« SEXE, MORT ET SACRIFICE DANS LA RELIGION MOCHICA »**

Anne Marie Hocquenghem

Ce qui choque de prime abord dans cette exposition, c'est le dédain exprimé envers un passé dont l'empreinte marque aujourd'hui, et oriente encore en partie, le devenir des Andins. Ses organisateurs semblent ignorer que la société mochica est sans doute, après celle des Incas, la mieux connue du Pérou préhispanique. En effet, depuis plus d'un siècle, les archéologues fouillent les sites et étudient l'iconographie des Mochicas tandis que les hispanistes et les andinistes cherchent, trouvent, analysent et publient des documents qui traitent de la religion, des mythes et des rites, andins préhispaniques. Ils ignorent sans doute aussi que ces actes sacrés, dont font partie les érotiques, célébrés dans le cadre d'un calendrier cérémoniel, sont vieux de plus de trois millénaires et qu'ils sont représentés, dans des styles qui varient dans le temps et l'espace, dans l'iconographie centre-andine, dont fait partie la mochica. Ils ne sont peut être pas au fait que les plus importants de ces actes rituels laissent encore des traces dans les célébrations andines du calendrier cérémoniel catholique. Dommage, ces connaissances auraient pu leurs êtres utiles afin de replacer dans leur contexte les pièces qu'ils ont jugées dignes d'être présentées dans cette exposition. Mais ne soyons pas candides, il est clair que peu importe ce que nous savons, croyons savoir, ou ce qu'il reste vraiment à découvrir quant au passé andin, le savoir ne se vend pas très bien actuellement, le mystère, lui, continue à faire recette. Il ne faut surtout pas se poser trop de questions, il suffit de reconnaître que c'était il y a longtemps, très loin et pas vraiment comme chez nous. C'est vrai, l'exotisme attire l'attention et « exotiser », sans donner à comprendre l'Autre est tout à fait dans le style du musée du quai Branly où ce qui compte c'est l'objet, mais pas les conditions de son obtention, ni le contexte dans lequel il s'inscrit, ni la connaissance profonde des sociétés et des cultures dont il est le produit.

Ce qui agace aussi c'est le titre racoleur de cette exposition « Sexe mort et sacrifice dans la religion mochica », mais cette irritation est cocasse, c'est justement le titre qu'il faut pour inciter le public à venir visiter l'exposition et à acheter le catalogue. Voyons donc et parlons de sexe, de mort et de sacrifice, surtout en réduisant cet acte sacré à des visions d'éborgements, de corps démantelés et de sang, évidemment le sang qui coule fascine. Sans oublier l' « unique », qui lui aussi attire l'attention. On peut donc lire, en quatrième de couverture du catalogue, que les céramiques mochicas « *d'une virtuosité technique et d'un réalisme surprenant, forment une imagerie sexuelle et sacrificielle unique dans l'art précolombien* ». En réalité, bien sûr, cette imagerie n'a rien d'unique si ce n'est son style, mais encore une fois cela n'a aucune importance. Venez voir les érotiques mochica, ils sont uniques, entrez vous verrez : « *des femmes copulent avec des animaux, des êtres squelettiques, hybrides, des morts vivants ou des vivants morts. Flore et faune se mêlent à cette farandole macabre qui suggère une sorte de fantasmagorie dictée par la croyance au monde des ancêtres* ». Mais quelles images peut-on se faire de la religion mochica et andine à partir de ces représentations isolées de leur contexte qui ne rendent pas compte de l'ensemble de la production iconique de cette culture précolombienne ?

Essayons d'imaginer un savant martien descendu sur Terre pour étudier notre société européenne, un martien un peu voyeur avec une certaine dose d'humour, un tantinet grivois et n'ignorant pas que sur sa planète le sexe se vend aussi très bien. Intéressé par la chose et observant quelques parties génitales dans certaines représentations de l'enfer, du

purgatoire, de la résurrection et de la tentation de Saint Antoine ou d'autres personnages hallucinés, il extrairait ces images de leur contexte, l'iconographie religieuse occidentale, dont il ignorerait la structure, le sens et la fonction. Suivant son point de vue, son éducation, ses manières de penser, son état d'âme (s'il en possédait une), celui de ses connaissances, la nature des turpitudes de son inconscient et autres particularités des diverses facettes individuelles et collectives de son identité martienne, il classifierait et décrirait par le menu les comportements sexuels apparemment figurés ou aisément imaginables. Ceux-ci lui sembleraient bien évidemment en relation avec d'autres mondes peuplés d'êtres de diverses natures et, vu les crânes et le sang qui coule, avec des rites funéraires et des sacrifices. Il baptiserait sans doute « *visage-ridé* » un personnage vieux et barbu qui figure parfois sur un petit nuage. Il traiterait du sexe de ces petits êtres anthropomorphes, dodus et roses, qui agitent leurs ailes dans un espace qu'il qualifierait « *d'au-delà* ». En sachant que ces tableaux proviennent du pillage d'églises et de palais, il en déduirait que « *cette iconographie, à caractère rituel et funéraire, illustre, entre autres choses, le passage des seigneurs mochicas [pardon de nos aïeux] du monde des vivants au monde des morts puis à celui des ancêtres mythiques divinisés, garants de la vitalité du monde* » et que « *les scènes sexuelles dépeintes* » dans ces œuvres « *sont des métaphores pour exprimer autant les rapports entre les vivants, les morts et les dieux que les processus de régénération de la nature* » (quatrième de couverture du catalogue). A l'aide d'un langage assez précieux se voulant scientifique, le martien tenterait d'exprimer quelques pensées confuses dans le but d'offrir « *des clés d'interprétation de cette imagerie sexuelle qui n'est pas liée à la vie quotidienne* » des européens, « *mais renvoie à une idéologie politique et religieuse caractéristique de leur société* ». Ce qui ressortirait du désordre de son discours, qui se voudrait baroque pour paraître cultivé, serait le non-sens évident de ses propos. Et pour interpréter ces représentations il ne lui viendrait pas un instant à l'esprit, tant soit peu qu'il en ait, de laisser de côté ses concepts saugrenus et ses raisons sans doute peu avouables, et de prendre le temps de lire les textes, anciens et modernes, qui traitent de l'enfer, du purgatoire, de la résurrection, de Saint Antoine et autres grands mystiques et qui éclairent les relations entre ces lieux, cet événement et ces personnages.

Anne Marie Hocquenghem, docteur d'Etat, directeur d'études au CNRS, spécialiste de l'iconographie et de la religion mochica et andine.

Auteur de nombreux articles, dont « Les érotiques et l'iconographie mochica » en 1977, « Les représentations érotiques mochicas et l'ordre andin » en 1986, et de livres, dont « Iconografía Mochica » en 1987. Voir <http://www.hocquenghem-anne-marie.com> .

Texte envoyé au journal Le Monde et au Journal de la Société des Américanistes Paris en mars 2010